

Clara H. Greed : *Women and Plannig. Creating Gendered Realities*

Madeleine Demers

Volume 10, numéro 2, 1997

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057947ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057947ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, M. (1997). Compte rendu de [Clara H. Greed : *Women and Plannig. Creating Gendered Realities*]. *Recherches féministes*, 10(2), 221–224.
<https://doi.org/10.7202/057947ar>

Jacqueline Coutras trace un portrait de ce projet, des objectifs, des moyens et des ressources humaines et techniques utilisés pour que le Centre puisse offrir de l'information et des activités culturelles hors du contexte de la proximité résidentielle. Les succès et les difficultés rencontrés dans ce projet, qui s'est échelonné sur une période de dix ans, sont commentés. L'auteure affirme que le manque de temps et le manque d'argent ne sont pas les seuls responsables du relatif échec de ce projet. Le Centre n'a pas réussi à marquer symboliquement l'espace. Un parallèle est alors établi entre marquage social et marquage de l'espace urbain où le manque de reconnaissance sociale par la collectivité n'a pas permis au Centre d'atteindre ses objectifs de départ et de créer une maison des femmes dans la ville.

Par son argumentation et ses résultats d'enquête, Jacqueline Coutras démontre que l'espace est une construction où la dimension sexuée est importante. De plus, malgré certains phénomènes comme la mobilité et le travail productif à l'extérieur qui leur ouvrent la ville, l'utilisation des espaces selon un mode fonctionnel ne permet pas nécessairement aux femmes une identification collective et une appropriation des espaces publics.

Sophie Paquin
Étudiante de troisième cycle en études urbaines
UQAM-INRS-Urbanisation

Clara H. Greed : *Women and Planning. Creating Gendered Realities*. Londres, Routledge, 1994, 248 p.

Ce livre représente un cri de colère pour l'auteure, cri du cœur qu'elle souhaiterait aussi percutant que celui lancé par Jane Jacobs en 1961 (*Death and Life of Great American Cities*) afin de changer le cours de la planification urbaine construite sur et construisant des réalités biaisées selon les rapports sociaux de sexe (et de classe sociale ainsi que d'ethnicité).

Le propos de Clara Greed est triple. D'abord, elle situe l'avènement de la planification urbaine dans la continuité de l'édification de la société occidentale patriarcale. Les croyances héritées et transmises par les récits historiques se traduisent dans les principes de la planification tels qu'ils ont été enseignés et mis en exergue par la profession au cours de ce siècle. Ensuite, le rôle des femmes précurseures et des contemporaines est tiré de l'oubli où une mémoire bien sélective les avait reléguées. Enfin, l'auteure reprend les revendications des féministes urbaines en relation avec les résultats des politiques de l'État et des instances de planification britanniques.

Clara Greed met en cause sans détour le patriarcat qui a évacué, occulté et mis à l'écart la réalité des femmes, les repoussant du mauvais côté des dichotomies et en les maintenant dans des «zones» garantes de leur vertu ainsi que le révèle l'étymologie grecque et hébraïque du terme. Zonage commode qui assigne les femmes à résidence, qui oblitère le rôle des femmes dans la «force de reproduction» et aussi de «production» de la société et qui conduit très facilement aux stéréotypes sexistes sur les «ménagères» paresseuses et

dépendances. Ces caricatures lui ont été servies lorsqu'elle étudiait la planification urbaine à la fin des années 60. Comme ces images ne correspondaient pas à ce qu'elle avait connu dans son enfance, elle avoue les avoir avalées – un peu de travers – puisqu'il devait s'agir des «banlieusardes bourgeoises». Eh non, il s'agissait de toutes les femmes... Ce fait souligne la force de l'acculturation professionnelle et la tension résultant de la double socialisation des femmes abordant une carrière dans un univers masculin et masculiniste. Ce qu'elle estimait important et ce qui l'avait motivée à entreprendre des études en planification urbaine était considéré comme matière triviale, secondaire, inexistante. Tout son univers de femme était nul.

Ce qui comptait était une approche systémique de planification à grande échelle de l'allocation au sol des usages et des fonctions, sans que l'on se préoccupe de la façon dont tout cela fonctionnait au quotidien, ni de la manière dont on vivait dans ces schémas. Visions abstraites du monde et des gens où les travailleurs étaient masculins, en dépit des statistiques sur l'emploi féminin, un monde où les femmes avaient le loisir et le temps d'approvisionner leur famille ou elles-mêmes dans des centres commerciaux localisés hors circuit. Un urbanisme se régaland des accomplissements d'ingénierie et de voirie, au détriment du confort des piétons, surtout des piétonnes, et considérant l'espace public extérieur comme essentiellement dévolu aux activités sportives, viriles, il va de soi, alors que l'on rognait sur les espaces extérieurs privés ou domestiques puisque cela était forcément un signe de mesquinerie petite-bourgeoise.

Clara Greed ne prétend pas tout expliquer. Elle veut cependant démontrer à quel point les femmes ont été écartées systématiquement de l'histoire, sauf quelques-unes qui pouvaient, de par leur rang social, transcender les barrières sexuées, mais parfois au détriment de leurs consœurs moins fortunées, et elle veut aussi illustrer combien les femmes ont cherché à s'échapper des zones qui leur étaient réservées (les *zone-zappers*).

L'auteure cherche à faire prendre conscience du poids de l'héritage (du patrimoine?) des idées préconçues sur la place des hommes et des femmes dans la société, de la réalité urbaine construite au fil des siècles qui maintient physiquement le système patriarcal, ce qui influe également sur notre perception du monde. Les rapports sociaux de sexe se construisent spatialement et socialement. Ils s'inscrivent dans la trame des villes, dans les principes directeurs de l'urbanisme et dans les choix et priorités d'aménagement qui laissent la part congrue aux femmes. Même si celles-ci se font plus nombreuses dans cette profession et dans les autres professions d'aménagement du territoire, sans toutefois détenir de postes de responsabilité, sauf exception de «femmocrates» qui ont intégré les valeurs dominantes ou de trop rares féministes, leur voix demeure quasi inaudible, car elles sont réduites au silence par acculturation ou par dérision.

Le constat est certes déprimant, mais la période récente de féminisme urbain est bien courte dans l'histoire du monde patriarcal urbanisé pour que l'on baisse aussitôt les bras. Il est important de connaître les conditionnements que ces professionnelles ont subi, comme d'adhérer innocemment aux principes puristes modernes : en architecture, des plans ouverts, beaux dans les revues, mais invivables pour une famille; ou en urbanisme, la nécessité de séparer le travail de la résidence (comme si le travail consistait encore et toujours en une industrie lourde et «carbonifère») et de construire pour des individus abstraits

des tours isolées par de grands terrains vagues et verts, inappropriables et inutilisables de façon sécuritaire (les grands ensembles modernes, surtout européens).

Parmi les phénomènes marquants du XX^e siècle, le féminisme et le mouvement de planification urbaine revêtent une importance égale selon Greed, qui reprend le fil de l'histoire pour illustrer à quel point les femmes ont été présentes et engagées dans la naissance de l'urbanisme, coïncidant avec le mouvement féministe de la première vague, au XIX^e siècle. Les contributions de ces femmes ont été rayées de la carte, comme les utopies plus progressistes de certains de leurs confrères, à l'avènement de la planification moderne. Rappelons que certaines communautés étaient fondées par des femmes et participaient d'une recherche autre de spiritualité, par exemple, les Shakers, communauté fondée par Anne Lee aux États-Unis. Il semble y avoir eu un ferment quasi hérétique au regard de l'ordre social et religieux établi. Les patriarches de l'urbanisme, pour leur part, ont retenu des modèles de communauté et de cité-jardin convenables, aseptisés, d'ordre et de fonctionnalité matérielle. Ils ont créé de toutes pièces le mythe de la réponse au besoin de la classe ouvrière, le mythe du travailleur, et ont inscrit dans l'espace les trois fonctions d'habiter, de travailler, de se recréer («jouer», d'après Geddes) auxquelles s'ajoute celle de circuler pour relier efficacement ces activités séparées dans l'espace urbain. Le sport d'équipe masculin (rugby, cricket, football, soccer) occupe l'espace et exclut les femmes du domaine public. L'importance accordée aux terrains de sport est très ancrée dans les mœurs britanniques : ainsi, l'on consulte systématiquement et de façon statutaire la National Playing Fields Association au moment de la mise au point de politiques nationales de planification (p. 136), alors que les revendications des groupes de femmes demeurent marginalisées.

Les planificateurs ignorant le monde des femmes se sont ingérés dans l'espace privé qui était réservé à celles-ci. Les principes d'efficacité et d'économie standardisant le logement «ouvrier» confinent les femmes à la cuisine en retranchant des superficies et des pièces auparavant petites, mal aérées, mais vitales pour opérer la transition entre le domaine public et privé. Si le jardin a eu la faveur des premiers planificateurs du siècle, leurs successeurs «socialisants» les trouveront frivoles et les réduiront à néant, offrant comme compensation les grands espaces verts si sains et si insécurisants pour les femmes qui se doivent d'y accompagner leurs enfants à tout coup.

Ajoutons à cela que les dessertes de transport collectif (en Angleterre) ont été modifiées en fonction des navetteurs et non des navetteuses qui ont à faire des détours pour concilier leur travail et leurs charges familiales, que les politiques de transport ont, là comme ici, favorisé l'automobile, bien peu partagée entre l'homme et la femme d'un même ménage. Les centres commerciaux et leur localisation, si pratiques pour qui possède une voiture, sont estimés selon des critères de profit et de distribution spatiale qui considèrent des données comptables mais qui ne tiennent pas compte de la personne qui les utilise ni de la façon dont cela se fait. La liste des «petites» misères touchant la majorité (52 p. 100, en Grande-Bretagne) ou la moitié de la population en termes abstraits est encore plus longue.

Ce qui est irritant, c'est que cette attention aux détails qui contribuerait à améliorer grandement la vie urbaine des femmes et des hommes soit si aisément

rejetée comme superflue au regard des choses «sérieuses» comme l'emploi, les structures et infrastructures urbaines et les économies dites d'échelle lorsqu'on planifie des mégaprojets. Ce qui est irritant, c'est qu'un discours écologiste émergent («macho-vert», selon l'auteure) relègue les préoccupations des femmes au rang de trivialités mesquines ou égoïstes et laisse croire à nouveau qu'elles sont les pollueuses de la planète, comme les «ménagères» prolétaires d'autan qui faisaient trop d'enfants (maintenant la «faute» repose sur les femmes dudit tiers-monde). Les «ménagères» occidentales d'aujourd'hui demeurent tout autant paresseuses et consommatrices, qui plus est, elles habitent souvent en banlieue et utilisent une voiture. Elles ont pourtant acheté le rêve que les planificateurs leur ont vendu. Greed est particulièrement mordante à ce sujet. Sans doute parce qu'elle voit dans cette attitude une résurgence du patriarcat, habillé de bons sentiments, alors que les féministes urbaines ont été partie prenante au développement de la conscience environnementale et du développement durable.

Il faut donc se souvenir des actions des féministes urbaines d'hier et d'aujourd'hui et les maintenir vivantes. Il faut préparer la relève, puisque pour les jeunes la question des femmes semble dépassée ou de l'histoire ancienne, selon la perception des étudiantes à qui Greed enseigne... Il faut revendiquer une approche féministe de la planification et persister, même si, pour certaines, l'accent mis sur les aspects du rôle traditionnel des femmes semble hérétique au regard du féminisme pur et dur. Greed rétorque que le soin des enfants et, maintenant, des personnes âgées ne disparaîtra pas, et qu'il est important d'aménager la ville et la vie pour en faciliter les charges. Quoi qu'il en soit, tous et toutes bénéficieront d'une reconceptualisation de la vie urbaine qui prendra en considération les besoins, désirs et aspirations des femmes. Ce livre est essentiel pour celles (et ceux) qui exercent un métier en planification urbaine ou en architecture, qui ont été abreuvées de héros qui professaient avec bonheur le mépris pour la place des femmes dans la ville, mais qui s'arrogeaient le pouvoir de dicter l'utilisation de leur espace domestique. L'ouvrage de Greed est important également pour toutes les femmes qui se soucient de la qualité de vie au quotidien et de la conciliation famille-travail et qui se démultiplient pour s'engager dans leur communauté. Ce livre s'attachant aux politiques anglaises, avec quelques incursions du côté des États-Unis et de l'Europe, cela demande de l'attention pour déchiffrer les acronymes et sigles des nombreuses instances et des mouvements de planification que l'auteure cite, mais voilà le seul bémol à la lecture d'un manifeste passionnant et inspirant.

Madeleine Demers
Étudiante de troisième cycle
Faculté d'aménagement, d'architecture et des arts visuels
Université Laval

RÉFÉRENCES

- JACOBS, Jane
1974 *The Death and Life of Great American Cities. The Failure of Town Planning.* Harmondsworth, Penguin Books.